

LA RÉPUBLIQUE AU POLE NORD, par Ernest Bottard (1825-1887), Chateauroux, 1880, pages 3 à 8.

Vers le commencement de juin de l'année 1886, un grand et beau vaisseau, le Navarin, entrait majestueusement dans le port de Toulon. Sur le pont de ce navire, debout, tête nue, marins, artilleurs, fantassins, saluaient avec enthousiasme, avec attendrissement, les rivages bénis de notre belle France. Tous, après de longs mois d'absence, revenaient gaiement dans leurs foyers. Quelques bourgeois, quelques flâneurs se trouvaient sur le quai au moment du débarquement, et accueillaient avec plaisir ces braves gens qui, dans les plaines de Crimée, avaient tenu si haut et si ferme le drapeau français ; mais nul cri, nulles acclamations enthousiastes ne se faisaient entendre. Nos soldats avaient fait leur devoir, la victoire avait couronné leurs efforts, on leur en savait gré, et la plupart des spectateurs sentaient que, placés dans les mêmes circonstances, ils auraient fait et agi comme eux. On était alors quelque peu patriote, chauvin si vous voulez, on respectait le drapeau, on avait le courage de le dire et de l'avouer franchement. Susciter la guerre civile, tirer sur nos troupiers, quand les Prussiens victorieux entouraient Paris, était alors considéré comme un crime impossible. Quiconque eût osé émettre une pareille idée eût été lapidé immédiatement ou renfermé dans une maison de fous. Pouvaient-ils croire, en effet, ces jeunes officiers qui avaient triomphé avec tant d'entrain des fatigues d'un long siège, des efforts héroïques de l'ennemi, du froid, des maladies, que quatorze ans plus tard, victimes à leur tour des hasards de la guerre, vaincus, écrasés par le nombre, ils seraient conduits en captivité, après avoir éprouvé des désastres inconnus jusqu'alors. Pouvaient-ils supposer qu'à peine rendus à leur patrie humiliée, démembrée, agonisante, ils seraient obligés de reprendre les armes pour combattre, non plus l'étranger, mais des Français, qui, devant l'ennemi vainqueur et applaudissant à leurs efforts, foulaient aux pieds la France expirante. Grâce à eux, cette France est encore debout, et pour prix de leur dévouement, on les a traités de lâches et de capitulards.

Bien plus, ce même vaisseau, ce Navarin, ramène, aujourd'hui 20 septembre, 400 de ces braves communards et une population enthousiaste se porte à leur rencontre, les salue de ses acclamations, les accueille avec frénésie, leur serre les mains avec transport, et leur promet places et honneurs pour prix du crime abominable qu'ils ont commis. Les temps que nous avions prédits, sans y croire nous-même, seraient-ils donc déjà arrivés ? Pour être député, peut-être sénateur, faudra-t-il avoir été communard, avoir couvert de boue le drapeau français ? Le patriotisme serait-il mort ? Amour de la Patrie et République seraient-ils deux idées inconciliables ? Que l'on vienne nous dire maintenant que les masses radicales portent dans leur sein l'avenir du monde civilisé, que l'on vienne nous parler de leur sagesse et de leur intelligence ! Quand on acclame des bandits qui ont mis la France à deux doigts de sa perte, de deux choses l'une, ou l'on est atteint de folie furieuse, ou l'on a perdu tout sentiment d'honneur, d'honnêteté, de loyauté. Une nation ne peut vivre dans de pareilles conditions, il faut qu'elle meure ou qu'elle sache imposer silence à des énergumènes pour lesquels l'amour de la Patrie, le respect du drapeau, ne sont plus que des vieilleries, que des mots vides de sens. Il faut que l'opinion publique, puisque nos gouvernants ne savent ou ne peuvent empêcher ces manifestations impies, se prononce hautement et imprime une tache de déshonneur sur tout Français qui osera serrer la main d'un de ces hommes qui, en 1870, ont assassiné les otages, brûlé Paris, et qui plus encore se sont faits les alliés des Prussiens. Cela viendra, devant ce dernier outrage la France a tressailli, le réveil est proche.

Voulez-vous que nous vous fassions un rapprochement encore plus terrible. La veille même du jour où le Navarin revenant de Crimée nous débarquait à Toulon, un soldat épuisé par les fatigues de cette rude campagne mourait à bord. Le lendemain, quelques officiers et plusieurs

de ses camarades l'accompagnaient silencieusement à sa dernière demeure. Le 29 septembre 1879, succombait à l'hôpital de la Pitié le citoyen Dethourme, nouvellement amnistié ; dix mille personnes suivaient son convoi, et des discours étaient prononcés sur sa tombe comme sur celles des grands hommes. L'un, honnête et vaillant soldat, était tombé pour ainsi dire sur le champ de bataille ; l'autre avait pris part à toutes les horreurs de la Commune. Le premier est mort presque oublié, le cercueil du second a été porté en triomphe et son nom a été glorifié.

Comparez maintenant, républicains modérés ! Dites-nous, républicains honnêtes, si vous ne sentez pas le rouge de la honte couvrir votre visage, s'il n'est pas temps enfin que ces tristes spectacles, que ces démonstrations sacrilèges soient à tout jamais flétris par ceux qui portent encore dans le cœur et le sentiment de l'honneur et l'amour de la Patrie.

Mais quittons ce pénible sujet et revenons au Navarin. Le débarquement des passagers ne fut pas long, leur bagage était léger et tous avaient hâte de sentir la terre ferme sous leurs pieds. Pour être marin, dit-on, il faut avoir la vocation et nous le croyons sans peine. Voir pendant des mois entiers le ciel et l'eau, tourner en cercle comme un ours sur un espace de quelques mètres carrés sans être jamais bien sûr de pouvoir conserver son équilibre, n'avoir pour toute distraction que le sifflement du vent à travers les cordages, ou les manœuvres des mousses et des matelots, ma foi ! vous l'avouerez, cela n'a rien de bien attrayant. Vous mettez-vous à table, arrivent le roulis et le tangage et à peine avez-vous eu le temps d'entrevoir les mets servis, qu'il vous faut monter sur le pont prendre l'air, en proie à un malaise indéfinissable. Quant à ceux dont les entrailles restent en équilibre, ils sont sans contredit plus heureux, mais encore sont-ils obligés de surveiller verres, fourchettes, couteaux, assiettes, qui ont une propension déplorable à se séparer de leur propriétaire.

L'heure du repos vient-elle à sonner, il y a de braves gens qui s'imaginent qu'il suffit de se coucher dans un hamac et de se laisser bercer mollement par les flots. Hélas ! ces hamacs sont à des hauteurs considérables et superposés les uns au-dessus des autres par trois et quelquefois par quatre. Pour les atteindre, il faut monter, grimper, faire une gymnastique enragée. Les lieutenants, jeunes, souples, se tirent encore d'affaire, mais les capitaines, les commandants.... hélas!

Nous avons pour propriétaire de l'étage immédiatement supérieur au nôtre, un gros capitaine en second qui n'était rien moins qu'agile et qui de plus avait la manie de se coucher toujours le dernier. A peine étions-nous installés, à peine Morphée venait-il de fermer nos paupières, que nous étions réveillé en sursaut : c'était notre homme qui se livrait à des efforts désespérés pour atteindre son domicile aérien. Il se démenait comme un possédé, suait, soufflait, tout tremblait sous son poids, et malgré nos réclamations énergiques, il n'en continuait pas moins son ascension périlleuse. Souvent, au moment d'atteindre son gîte si longtemps désiré, il manquait, comme on dit vulgairement, son coup, et dans ce cas-là il se rattrapait comme il pouvait, et toujours aux dépens des locataires inférieurs qui éprouvaient des avaries plus ou moins considérables.

Enfin, quand tout le monde était casé tant bien que mal, les propriétaires des étages supérieurs pouvaient à la rigueur dormir tranquilles, mais ceux des étages inférieurs vivaient dans des transes continuelles. Quand le mal de mer faisait des siennes, il tombait de toutes les hauteurs des averses épouvantables ; c'était un déluge universel, et pas moyen ni de se fâcher ni de se garer. Ah ! quel beau métier que celui d'apprenti marin ! Il faut croire toutefois que l'on s'habitue à tout, puisque l'on voit les vieux loups de mer préférer leur navire où tout sent le goudron et le renfermé, aux plus riantes villas, aux ombrages les plus frais et les plus embaumés. Tous les goûts sont dans la nature.